

## DEUXIÈME PARTIE

### QUERETARO

---

#### CHAPITRE PREMIER

Maximilien à Mexico. — Marche de Miramon dans le Nord. — Son entrée à Zacatecas. — Lettre de l'Empereur à Miramon. — Combat de San-Jacinto. — Proclamation de Marquez. — Départ de Maximilien pour Queretaro (13 février). — Sa proclamation de San-Juan del Rio (17 février). — État des forces des Impériaux et des Juaristes. — Entrée de Maximilien dans Queretaro. — Enthousiasme de la population. — Les ennemis s'avancent en deux corps. — Escobedo et Corona. — Rivalité de Miramon et de Marquez. — Inaction des impériaux. — Investissement de la ville (6 mars). — Départ de Marquez pour Mexico (22 mars).

Maximilien était rentré dans Mexico le 21 janvier. Décidé à jouer sa dernière partie, il attendait pour reparaitre en scène le départ des Français, et peut-être ne fut-il point fâché des incidents qui, en amenant une rupture tranchée entre son gouvernement et le quartier-général, le hâtèrent, et lui rendirent ainsi plus tôt sa liberté d'action.

Le 5 février, il avait fait tenir hermétiquement closes toutes les fenêtres du Palais impérial, tandis que défilaient les colonnes françaises évacuant la ville; mais derrière une de ces fenêtres, plongeant le regard dans la rue qui conduit à la route de Puebla, il se tenait avec son secrétaire des commandements, M. de Mangino. Il suivait ainsi, sans être vu, la marche des troupes. Quand les derniers soldats furent passés, il se retourna vers son compagnon :

— Enfin, me voilà libre! dit-il<sup>1</sup>.

Ce mot peint bien l'excessive mobilité des sentiments du prince. Il avait été atterré en recevant de Napoléon III la nouvelle que l'intervention cesserait à une date déterminée, et il avait tout mis en œuvre pour faire revenir son puissant protecteur sur cette décision. Elle était maintenue, et il se réjouissait à cette heure de la voir mise à exécution.

La tentative suprême à laquelle il allait se livrer n'était cependant point entièrement folle, et, dans les conditions où il désirait son succès, c'est-à-dire un succès de quelques semaines, de quelques mois au plus, qui lui permit de paraître quitter le trône et non d'en être renversé, ce succès n'était pas impossible.

Maximilien empereur, appuyé par les Français, avait échoué parce qu'il n'avait su railler franchement autour de lui ni les cléricaux, qu'il avait d'abord tenus à l'écart, ni les libéraux, auxquels il s'était trop confié; mais aujourd'hui, abandonnant le rêve d'être l'Empe-

1. *Un Essai d'Empire au Mexique*, par E. MASSERAS, p. 157.

reur de tout le Mexique, il descendait au rang de simple chef de parti, et devenait ce qu'avaient été tour à tour, avec des fortunes diverses, les Zuloaga, les Santa-Anna, les Miramon. Il revenait au parti clérical qui revenait à lui, et la guerre civile, éternisée ainsi, pouvait lui donner les quelques bonnes chances que le jeu des événements réserve à l'une et l'autre des factions en lutte. Il est certain que, si les promesses d'Orizaba étaient tenues, Maximilien, avec 25 000 hommes et 40 millions, devenait pour les libéraux un adversaire dangereux. L'issue finale n'était pas douteuse, mais on sait assez que l'Empereur ne l'aurait point attendue.

La fortune sembla lui sourire. Miramon, parti pour expédier dans le Nord, avait, par un coup d'audace, pénétré à l'improviste dans Zacatecas; il avait même failli mettre la main sur Juarez, qu'une fuite précipitée avait seule préservé du danger d'être pris.

Ce premier succès sembla troubler Maximilien au point de lui faire croire qu'il était le maître de la situation. Avec son imagination facile, il crut tenir le triomphe qu'il avait rêvé, et il commit, après l'imprudence de s'être laissé bercer si facilement par l'espoir, celle d'envoyer à Miramon des instructions, qui, plus tard, devaient terriblement se retourner contre lui.

Palais de Mexico, 6 février 1867.

Mon cher général Miramon,

Je vous charge d'une manière toute spéciale, pour le cas où vous réussiriez à vous emparer de D. Benito Juarez, de

D. Sébastian Lerdo de Tejada, de D. José Maria Iglesias, de D. Luis Garcia et du général Miguel Negrete, *de les faire juger et condamner* par conseil de guerre, conformément à la loi du 4 novembre dernier, actuellement en vigueur; mais la sentence ne sera pas exécutée avant d'avoir reçu notre approbation. C'est pourquoi vous nous en enverrez immédiatement une copie par l'intermédiaire du ministre de la Guerre, jusqu'à ce que vous ayez reçu notre décision; nous vous recommandons de procurer aux prisonniers un traitement conforme à ce que l'humanité exige, sans négliger cependant pour cela de prendre toutes les précautions nécessaires pour empêcher une évasion.

Nous désirons également, et c'est pour cela que nous vous en chargeons, que l'on se conduise de la même manière à l'égard de tous les fonctionnaires civils, judiciaires, de finances, ou ecclésiastiques qui se trouvent parmi les dissidents et qui ne seront point arrêtés les armes à la main, quoique, du reste, ils doivent être soumis comme tous les autres aux dispositions de la loi précitée.

Quant aux cinq mentionnés nominalemeut, nous voulons, quelles que soient les circonstances de leur arrestation, que l'on se conduise à leur égard comme il vient d'être dit.

Ces mesures sont de la plus grande importance, et nous comptons sur votre patriotisme et sur votre loyauté pour les exécuter de la manière la plus exacte et la plus efficace.

Votre affectionné,

MAXIMILIEN.

Mais au moment où Maximilien traçait ces lignes, la victoire de Miramon avait été suivie d'un sanglant revers. Atteint par Escobedo à San-Jacinto, le général impérialiste avait été complètement battu, le 3 février; son armée avait été dispersée, et il avait dû se replier en désordre sur Queretaro. Et, pour comble

de malchance, ce n'est pas entre ses mains, mais entre celles de Juarez, que tomba la lettre de l'Empereur.

Ces grandes espérances si promptement dissipées eussent dû être pour celui-ci un avertissement salutaire. Il n'était plus en état de le recevoir ni de le comprendre. Il avait, en outre, auprès de lui, en dehors du père Fischer, son secrétaire particulier, le farouche Marquez, qui entendait bien reprendre la lutte avec la vigueur qui lui était habituelle.

Le lendemain du départ des Français, il avait adressé au peuple de Mexico cette proclamation énergique :

Je viens de me charger de cette belle ville. Comme vous me connaissez, je crois inutile de rien vous dire. Vous avez des preuves que je sais me sacrifier pour ce que l'on me confie, et je mourrai avant de permettre le moindre désordre.

En conséquence, j'ai pris toutes mes précautions pour votre sûreté; j'ai une force armée suffisante, et vous allez voir vous-mêmes de quelle manière la place sera couverte. Je désire qu'il ne se trouve aucun esprit inquiet qui ait la folle prétention de troubler la paix, afin de ne pas me voir dans la nécessité de lui appliquer la loi, ce à quoi je suis fermement résolu.

Donné au quartier-général de Mexico, le 5 février 1867.

LEONARDO MARQUEZ.

« On le connaissait », en effet : aussi la population resta-t-elle fort tranquille, dans la crainte de la *leva* et des contributions forcées.

Ce n'était pas à Mexico que devait se jouer le dernier acte de la lutte engagée : Maximilien eût été cependant en situation de se défendre aussi bien là qu'ailleurs ; mais, dans le désir chevaleresque d'éviter à la capitale les rigueurs d'un siège, dans le dessein d'aller au devant de ses ennemis et de leur disputer une ville restée fidèle, il songea à se rendre à Queretaro, et à attendre là la destinée que le sort des armes lui réserverait.

Avant de partir, il organisa ainsi le gouvernement : la direction des affaires politiques était confiée à M. Larès, la préfecture politique donnée au général O'Horan. Le général Tavera, qui venait d'abandonner Toluca et de se replier sur Mexico, prenait le commandement de la garnison. Maximilien emmenait avec lui Marquez comme chef d'état-major. On laissait environ 5 000 hommes dans la place. Puebla était défendue par une garnison de 2 500 hommes.

Ces dispositions prises, l'Empereur, suivi de quelques milliers de soldats, sortit de Mexico, le 13 février, de si grand matin que la population n'apprit ce départ que lorsqu'il était déjà un fait accompli, et se dirigea sur Queretaro.

En route, il rencontra deux fois des troupes juaristes, et, dans des engagements qui méritent à peine le nom d'escarmouches, il les mit en fuite. Ces succès, si légers qu'ils fussent, ranimèrent ses espérances, et, arrivé à l'étape de San-Juan del Rio, il lança à son armée une proclamation, dans laquelle ne manquaient point les allusions désagréables à la France.

*L'Empereur à l'armée mexicaine.*

Ordre du jour :

Aujourd'hui je me mets à la tête et prends le commandement de notre armée, qu'il y a deux mois à peine j'ai pu commencer à réunir et à former.

Ce jour, je le désirais ardemment depuis longtemps. Des obstacles étrangers à ma volonté me retenaient. A présent libre de tous les compromis, je puis suivre seulement mes sentiments de bon et fidèle patriote. Notre devoir comme loyaux citoyens nous oblige à combattre pour les deux principes les plus sacrés du Pays : pour son indépendance, qui se voit menacée par des hommes dont les visées bâtarde veulent négocier jusqu'au territoire national, et pour l'ordre intérieur, que nous voyons chaque jour offensé de la manière la plus cruelle pour nos compagnons pacifiques.

Notre action libre de toute influence, de toute pression étrangère, nous cherchons à maintenir haut l'honneur de notre Drapeau national.

J'espère que les généraux donneront aux officiers, et ceux-ci à leurs vaillantes troupes le digne exemple de la plus stricte obéissance et de la plus rigide discipline, comme c'est dû à une armée qui doit rehausser la dignité nationale. De la valeur et de la fierté, je ne crois pas nécessaire d'en parler aux Mexicains, car c'est un patrimoine de notre pays.

J'ai nommé le vaillant général Marquez chef d'état-major, et réparti l'armée en corps, donnant le commandement du premier au général Miramon, laissant le commandement du second à son chef actuel, et celui du troisième à l'intrépide général Mejia.

J'espère également, d'un jour à l'autre, l'arrivée du courageux général Mendez avec ses fidèles et endurantes troupes, qui feront partie du deuxième corps. Le patriote général Vidaurri m'accompagnera également afin d'organiser les troupes le plus vite possible et ouvrir la campagne du Nord.

Confions-nous à Dieu, qui protège et protégera le Mexique, et combattons valeureusement et tenacement, avec notre invocation sacrée :

Vive l'indépendance !

MAXIMILIEN.

San-Juan del Rio, 17 février 1869.

Il est à peine besoin de faire ressortir les erreurs contenues dans cette proclamation : jamais ni le gouvernement français ni le Commandant en chef n'avaient empêché l'Empereur de réunir et de former une armée. Si rien de ce côté n'avait été fait, c'est que, d'une part, Maximilien se perdait dans les projets et les études, que, d'autre part, il avait plus de confiance dans les troupes belge et autrichienne que dans les indigènes, et, enfin, que les ressources pécuniaires avaient toujours manqué pour payer régulièrement la solde des hommes sous les drapeaux.

Aujourd'hui, il avait, autour de lui, pour défendre Queretaro, à peine une dizaine de mille hommes, et sept ou huit mille à Mexico, Puebla et quelques autres places, tandis que les forces ennemies se montaient à plus du double : Escobedo amenait 12 000 hommes avec lui, Corona 8 000 ; Regulès commandait à 6 000, Riva Palacio à 7 000, Porfirio Diaz à 8 000.

Le 19 février, Maximilien fit son entrée dans Queretaro. Cette ville, entièrement sous la main des cléricaux, l'accueillit avec enthousiasme. Les maisons étaient pavoisées, les balcons occupés par des femmes qui jetaient des fleurs sur son passage ; tout respirait la joie et la confiance. L'Empereur se laissa prendre

encore une fois à ces démonstrations, les dernières qui devaient l'accueillir.

Il fallut songer à organiser la défense, car l'ennemi s'avancait. Par la route de San-Luis de Potosi arrivait Escobedo ; Corona par celle d'Acambaro. Les deux armées étaient encore séparées par un espace de cinquante lieues au moins : chacune d'elle était à peu près égale en force à l'armée impériale. Une idée bien simple devait venir à l'esprit de tout chef militaire digne de ce nom, c'était de ne pas attendre leur jonction, de se précipiter sur l'une d'elles avec toutes les forces réunies, de la battre, puis de se rejeter sur l'autre, dont on serait venu facilement à bout après un premier succès. Il n'y avait pas d'autre chance de salut : si on attendait dans l'inaction que les deux corps eussent fait leur jonction, il devenait de toute impossibilité de les battre jamais. Les troupes impériales n'étaient point assez bonnes pour triompher dans la proportion de un contre deux.

Miramón comprit la situation aussitôt. Il insista très vivement auprès de l'Empereur pour qu'on lui permit de tenter la chance des combats. En cas de succès, c'était le salut. Mais Marquez s'y opposa. Marquez jouissait de toute la confiance de Maximilien, qui, jusqu'au dernier moment, continuait ainsi à se livrer à ses pires ennemis : ceux qu'il croyait ses amis et qui ne l'étaient pas. Marquez et Miramón étaient d'ailleurs divisés par une haine profonde, et leur rivalité avait éclaté lors de la nomination de Marquez comme général en chef. Miramón ne pouvait admettre que lui,

ancien Président de la République, et qui, comme tel, avait élevé Marquez au grade de général, fût obligé de servir sous son ancien subordonné. Maximilien tourna la difficulté en gardant nominalement le commandement en chef, mais l'influence de Marquez n'en demeura pas moins prépondérante. Miramon vit ses conseils méprisés : on resta dans l'inaction. Escobedo et Corona purent faire leur jonction sans être inquiétés, et, le 6 mars, leurs troupes réunies commencèrent l'investissement de la ville.

Marquez avait évidemment obéi à un mobile personnel en conseillant Maximilien comme il l'avait fait. On se rappelle le bruit qui courait à Mexico au moment de son départ, bruit que M. Dano avait rapporté au Maréchal, et qui dépeignait Marquez comme désireux de revenir dans la capitale. On ne se trompait point. Quelques jours ne s'étaient pas écoulés que le chef d'état-major persuadait à son souverain qu'il serait bon qu'il allât chercher du renfort, et, pour cela, qu'il sortît de Queretaro avant que l'investissement fût plus étroit. Maximilien, aveuglément confiant, accorda à Marquez la permission que celui-ci sollicitait. Bien plus, il le laissa prendre avec lui 1200 cavaliers, les meilleurs qui se trouvassent dans l'armée. C'était peu, s'il fallait faire une trouée par la force, c'était beaucoup pour une simple escorte.

Marquez et ses 1200 cavaliers passèrent à travers les lignes ennemies. Ni les uns ni les autres ne devaient revenir.

Le départ de Marquez ne désorganisait pas seule-

ment la défense de Queretaro ; sa présence à Mexico devait encore désorganiser le gouvernement établi par l'Empereur à son départ, car Marquez n'était pas parti sans s'être fait donner des pleins-pouvoirs et nommer lieutenant général de l'Empire. Il emmenait avec lui le général Vidaurri, destiné à remplacer M. Larès.

On s'était lancé dans les aventures : il semble qu'on cherchât les plus incohérentes et les plus funestes.